Bérénice Levet : « Le “budget genré”, étape vers le “budget racisé” ? »

PROPOS RECUEILLIS PAR
EUGÉNIE BASTIÉ @EugenieBastie

DESSINS FABIEN CLAREFOND

ENTRETIEN

La philosophe* analyse la portée de l'adoption par la mairie de Lyon d'un « budget genré », l'influence de la théorie du genre et la question de son lien avec le décolonialisme.

LE FIGARO. – La mairie de Lyon va instituer un « budget genré » (sic). Que vous inspire cette décision ?

Bérénice LEVET. – Cette initiative n'a rien de très surprenant, la toute première mesure du maire EELV de Lyon, Grégory Doucet, fut l'adoption de la langue inclusive dans la communication municipale. Ces villes dont les écologistes sont les princes sont les laboratoires d'expérimentation d'une conversion de la France à des principes qui lui sont non seulement étrangers mais contraires. Rien de surprenant donc, mais tout en revanche de fort préoccupant car *« un budget sensible au genre »*, cela signifie, par exemple, que le Musée des beaux-arts, qui recèle des trésors qui ont pour défaut, aux yeux de nos activistes, d'avoir été peints par des hommes, devra veiller à exposer autant d'œuvres d'artistes femmes et donc non seulement remiser au placard bien des tableaux, mais revoir intégralement sa politique d'acquisition des œuvres. Désormais, foin de la beauté, foin de l'importance historique d'un tableau, seul le sexe importera et décidera des achats du musée. C'est en outre une véritable boîte de Pandore. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? « Budget genré » aujourd'hui, pourquoi pas « budget racisé » demain ? Les « minorités » vont réclamer leur dû. Pourquoi le Musée des beaux-arts de Lyon ne serait-il pas sommé d'exposer non seulement des œuvres issues des minorités mais aussi les représentant ? D'ailleurs, tout porte à croire, et à craindre, que même sans prononcer le mot de « budget racisé », le maire de Lyon n'adopte la chose. Le programme du candidat en portait implicitement la promesse : au chapitre *« Lyon émancipatrice »*, le futur maire s'engageait à œuvrer à *« la valorisation des cultures non dominantes »* (où l'on vérifie que l'écologiste ne parle pas seulement la langue des néoféministes, il maîtrise aussi très bien la langue des indigénistes) et de la *« mémoire et de la culture des migrations »*.

N'y a-t-il pas un paradoxe à proclamer que la différence des sexes n'existe pas, puis à compter les femmes et les hommes dans les musées et les activités sportives et admettre par là que certaines activités plaisent plus à un sexe qu'à l'autre ?

Le point de départ est certes sexué. Toutefois, puisque le sexe, pour les écologistes acquis aux postulats de la théorie du genre, n'existe pas, que le donné naturel, biologique n'entrerait pour rien dans nos identités, bref, que le masculin et le féminin ne sont que des constructions historiques et sociales, leur objectif est bien leur déconstruction et donc l'indifférenciation et l'interchangeabilité : le monde rêvé des écologistes, celui dont ils entendent hâter l'avènement par la grâce de leur politique « genrée », est un monde où il y aurait autant de « footballeuses » que de footballeurs, de « rugbywomen » que de rugbymen par exemple. Cependant, et vous avez raison, il y a un paradoxe, et c'est tout le paradoxe du néo-féminisme, son inconsistance conceptuelle et aussi son opportunisme. Ce néo-féminisme vogue entre féminisme identitaire à l'américaine et donc exaltation du « nous, les femmes », véritable assignation et incarcération dans un sexe, et une théorie du genre qui à l'inverse postule une essentielle neutralité affirmant que, puisque l'on ne naît pas femme, ni homme d'ailleurs, il n'y a aucune raison qu'on le devienne, libre à chacun de jouer et de se jouer des identités et des codes. Opportunisme, ai-je dit, parce que l'essentiel étant d'être en lutte contre un modèle de société, au gré des circonstances, on exaltera l'identité féminine ou bien on la niera et accusera de sexisme quiconque à la faiblesse de voir une femme dans une femme.

On s'inquiète beaucoup des cours de récréation qui donnerait trop de place aux petits garçons. N'est-il pas louable de vouloir donner plus d'espace aux petites filles ?

Permettez-moi de douter de cette représentation d'un centre occupé par les garçons et de filles reléguées en périphérie, ou plutôt de douter du sens qu'on lui attache, qui me semble marqué au coin de l'idéologie : les filles ont davantage le goût de la conversation, ce qui n'exige pas d'espace, les garçons éprouvent le besoin de se dépenser physiquement, ce qui à l'inverse en réclame. Cette répartition n'est donc en rien l'indice d'une domination masculine, d'un manque de respect. Ce n'est pas en termes de domination que les choses doivent être interprétées mais d'énigmes. Dès le plus jeune âge, les deux sexes sont dans une relation de polarité qui tient précisément à la différence des sexes, une relation d'attraction et, non pas de répulsion, mais d'interrogation, de doutes, de trouble aussi, sur cet autre sexe qui est un autre moi-même mais surtout autre que moi. La différence des sexes, Lévinas l'a très bien dit, constitue la première expérience de l'altérité – je recommande vivement la lecture du savoureux *Journal d'Adam et d'Eve de* Mark Twain..

Le problème des Verts, comme de leurs satellites socialistes, n'est pas le respect, non plus l'égalité, mais bien la déconstruction. L'ingénierie sociale et même anthropologique définit leur politique. Ils glissent volontiers du volontarisme – qui est une vertu politique – au constructivisme, autrement dit, à la régénération de l'humanité, de sinistre mémoire révolutionnaire et totalitaire. Certes, au temps de la « barbarie douce », comme dirait Jean-Pierre Le Goff, on ne parle plus que de « changer les mentalités », mais l'esprit est le même qu'en 1792 ou au XXe siècle.

On parle beaucoup du « décolonialisme » à l'université, mais moins du succès des « gender studies ». Comment l'expliquer ?

L'infiltration des universités et grandes écoles par les études sur le genre est aussi inquiétante que celle du décolonialisme et remonte à plus loin encore. La première chaire d'études sur le genre est instituée à Science Po en 2010. La différence de traitement que vous relevez s'éclaire, me semble-t-il, de ce que les enjeux et les finalités du genre sont édulcorés si bien que ces études passent pour inoffensives : il ne s'agirait jamais que d'un combat en faveur de l'égalité entre hommes et femmes. Et comme personne, en tout cas parmi nos politiques, n'ose contester cette thèse, les études sur le genre jouissent de toute la légitimité. Or, le genre et le décolonialisme travaillent dans le même sens, s'érigent ensemble en tribunal devant lequel l'Occident et singulièrement la France sont appelés à comparaître, et ils enseignent, sous des angles différents mais qui convergent, la même histoire à notre jeunesse : celle d'une civilisation occidentale et d'abord française, tout entière occupée à dominer, dominer les femmes et les minorités sexuelles pour les premiers, dominer les minorités ethniques et religieuses pour les seconds. Patriarcat et colonialisme ne constitueraient pas des épisodes, malheureux mais révolus de notre histoire, mais ils diraient la vérité la plus profonde de l'Occident et de la France, leur essence la plus intime et surtout toujours agissante. D'où la nécessité de former des bataillons d'esprits éveillés, les fameux « woke ». D'où aussi la convergence des luttes entre féministes, LGBT et décoloniaux, ce qu'ils appellent l'intersectionnalité, car à l'intersection, autrement dit au carrefour de leur combat respectif, un même ennemi à vaincre : le mâle blanc hétérosexuel. Ce sont donc deux munitions tournées contre la France. ■

Découvrez la version intégrale de cet entretien sur FigaroVox Premium.

** Bérénice Levet est l'auteur du « Musée imaginaire d'Hannah Arendt » (Stock, 2011), de « La Théorie du genre ou le Monde rêvé des anges », préfacé par Michel Onfray (Livre de poche, 2016), du « Crépuscule des idoles progressistes » (Stock, 2017) et de « Libérons-nous du féminisme ! » (Éditions de l'Observatoire, 2018).*